

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 75 (1948)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Trois Vaudois à l'Académie de Dijon... : parentés spirituelles et linguistiques entre Bourguignons et Vaudois : [suite]  
**Autor:** Nicollier, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226652>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## TROIS VAUDOIS A L'ACADÉMIE DE DIJON...

*Voici la seconde partie de la communication faite à la séance de l'Académie de Dijon par notre érudit confrère Jean Nicollier à l'occasion de sa réception et de celles de MM. Jaques Lamunière et Henri Perrochon.*

## *Parentés spirituelles et linguistiques entre Bourguignons et Vaudois...<sup>(1)</sup>*

par Jean NICOLLIER

Si Lavaux produit des rouges d'une rude astringence, mais non dépourvus d'originalité, des rouges que vous jugeriez, qui sait, piquettes plutôt que piquants, ses vins blancs rejoignent parfois tels de vos Mercrey. Ainsi l'orgue et le violon s'unissent dans le concert.

Mais ce ne sont pas là toutes les parentés qui nous relient par-dessus le mur des vignes, dévalant en cent terrasses du mont crêté de verdure jusqu'au Léman d'un bleu méridional. Vous avez vos cérémonies en l'honneur du vin, votre caveau nuithon, votre compagnie du « Tastevin », vos cadets de Bourgogne et toute la gaillarde ou rêveuse littérature qu'engendent de compagnie Bacchus et votre bonne, saine humeur. Nous, Vaudois, avons notre Confrérie des Vignerons et ses célèbres Fêtes périodiques. La « louable » Confrérie des Vignerons dont la fondation authentique remonte au début du XVI<sup>e</sup> siècle rappelle que, riverains privilégiés, les Veveysans croyaient en la vertu du travail dans la joie. La fête de la Confrérie, célébrée tous les vingt ans environ, est en effet une ode

au labour qui perpétue les coutumes de temps lointains où le chant et la danse préludaient aux besognes quotidiennes. Fête des Saisons ; cycle divin dont le Léman — le « dieu bleu » comme disait Anna de Noailles — est le figurant éternel. C'est sur sa rive, d'ailleurs, que sont élevées les arènes géantes où reviennent les anciens dieux : Palès aux yeux bruns, Cérès armée de sa faucille d'or, Bacchus « maître souriant de la brûlante orgie ». Oui, cette mythologie se mêle aux rigueurs de la Réforme, mariage qui n'est, peut-être et tant mieux, point de raison, mais qui a tout l'attrait de l'aventure, qui respire l'allégresse de transgresser l'austère doctrine de Calvin, qui a le goût délicieux de l'escapade.

René Morax, poète vaudois, a écrit dans son invocation de la « Fête » de 1905 :

*Source de vie, immortelle nourrice  
Abreuve-nous de ton lait savoureux.  
Donne à nos bras voués à ton service*

<sup>1</sup> Voir *Nouveau Conteur* de Juillet.

*La fermeté des chênes vigoureux.  
Donne à nos cœurs l'envol hardi des cimes,  
A nos regards la clarté des lacs bleus  
Pour contempler le fond de tes abîmes  
Sans trembler devant eux.*

Pays de Vaud, de la forêt et du pampre,  
pays des petites villes laborieuses et des  
fraîches campagnes, pays où, de père en  
fils, la tâche de chaque jour est honorée  
comme chez vous. Un autre de nos poètes,  
Pierre Girard, a écrit :

*O morts qui reposez tout autour de l'Eglise  
Tandis que le clocher promène chaque jour  
L'ombre de l'heure bleue, l'ombre de l'heure*  
[grise  
*Sachez que nous prenons la tâche à notre tour.  
Notre pays, c'est vous qui nous l'avez donné  
Avec sa vigne abrupte auprès de l'heure*  
[tranquille  
*Et nous le léguerons à nos fils, à nos filles  
Pour que demain s'ajoute à son noble passé.*

Voilà quelques-uns des liens qui nous unissent, Messieurs. Il s'ajoute à ces affinités, à ces similitudes et à ces amitiés loyales, un lieu de rencontre plus curieux mais aussi plus significatifs que les autres ; c'est celui de la *langue populaire*, de nos dialectes, de nos patois. Le vôtre, Messieurs, a des traits en commun avec le lorrain, le champenois. Il n'a pas exagérément alimenté la langue littéraire. Il n'en a pas moins sa raison d'être, ses particularités, l'emploi par exemple du suffixe — et (te) qui est devenu *ot* (te) : *chaussote*. Notre patois à nous n'est plus guère en usage. Quelques érudits du cru s'en font les pieux et tenaces mainteneurs. On les approuve ; on les admire ; on ne leur emboîte guère le pas.

Qu'il me soit permis, Messieurs, dans le cadre de votre vieille Académie — ou plutôt de *notre* Académie puisque vous voulez bien m'accueillir parmi vous — de m'attacher quelques instants à ces parentés linguistiques pas très fréquentes mais malaisément contestables.

Il y a, en fait, deux langues populaires chez nous mais qui, l'une et l'autre comptent un nombre sans cesse plus faible d'usagers : le patois pur, sous-produit, comme dirait un chimiste, de la langue d'oïl, puis une sorte de sous-dialecte qui n'est ni le français littéraire, ni le vrai patois, qui a ses traits particuliers, son originalité comique ou grave, son coloris et sa saveur — ce que le langage cru d'aujourd'hui nommerait, révérence parler, son « jus ».

Est-il nécessaire de rappeler ici dans quelles circonstances la langue d'oïl en vint à posséder ses dialectes : le picard, le normand, le bourguignon auquel se rattache notre idiome vaudois, enfin le dialecte de l'Île-de-France qui l'emporta et fut l'ancêtre de la langue classique ? Je ne le pense pas.

Il me paraît plus amusant d'insister sur quelques traits saillants de nos deux idiomes déjà nommés. Voici l'accent qui, sous le Vaudois, fait deviner le Bourguignon. Le vôtre est confortable, un peu gras aussi — celui de Thibaudet nous demeure présent à la mémoire comme à l'oreille — ; l'on pourrait croire que vous savourez chaque mot sorti de vos lèvres, que vous le promenez sur vos papilles comme le dégustateur agite dans sa bouche le vin humé dans la petite vasque brillante du taste-vin. Mais vous n'en demeurez pas moins, pour tout cela, forts et vifs. Vous ne clignez pas de l'œil en parlant comme si vous teniez à marquer, à la Normande, qu'une raillerie... un peu méfiante habite en vous. Votre parler a le goût puissant de vos vins et de vos campagnes. Il est le langage d'un peuple sain, nourri par une terre saine.

Notre accent vaudois n'est pas non plus celui d'une tribu de gens qui craignent de savourer la vie. Toutefois, sans doute parce que nous vivons un peu repliés derrière les forêts montueuses du Jura, notre accent est moins affirmatif que le vôtre. Il y a en lui de la bonhomie, de la lenteur, du bon

sens, une finesse railleuse aussi, enfin — pourquoi le cacher ? — une mollesse intermittente que, les dieux en soient remerciés, vous ne sauriez, ce me semble, revendiquer. « Les Vaudois, a écrit un historien de chez nous, sont plus gaillards qu'agiles, plus malins que perfides, plus renfermés que cachés. On ne se figurerait pas, en voyant leurs traits vagues, leurs bras tombant sur les côtés, et en les entendant s'exprimer avec lenteur, ce qu'ils recèlent de sens et de finesse d'esprit ! »

En dépit de tout, ce langage pondéré ne manque ni de couleur, ni, même, de musicalité.

On retrouve en lui cette tendance qui est la nôtre, ce goût prononcé des lettres *a* et *e* devenues *o*. Le Vaudois dira : « Il me faut porter *en là* — quelque part, plus loin — une *puissante* (forte) *charge*. Cette charge en réalité se prononce *charge*.

Notre homme dira aussi : « Vous trouvez mon fromage *pouet* (mauvais) ? *Po* (pour pas) tant que celo, *mossieu*.

Souvent, dans l'élocution de Jean-Louis (nom collectif volontiers donné par d'irrespectueux citadins à nos campagnards) le *e* muet renonce à se transformer en *o*. Il agrmente la fin des mots. Et Jean-Louis d'appuyer : « J'ai une de ces *soifes* ! Quelle *soife* que cette *soife* ! » En d'autres cas, le *e* devient *a* : Vaudois et Valaisan du cru diront en commun que le serpent est une *sarpent*.

A son tour, l'*ô* deviendra *au* (*a*, *u*). « Cote voir (ferme donc) cette *paurte*. » Par un procédé inverse, l'*o* deviendra un *e* : « un *zère* (pour un zéro).

Grand manipulateur et transformateur des voyelles, le Vaudois en prend non moins à son aise avec les consonnes qu'il modifie ou même supprime au gré de sa paresse.

« *J'étais sur mon dépa*. » (J'étais prêt à partir). — « Dites bien le *bonjou* à la Julie ». — « C'est en *sétembre* que je cueille

les plus beaux *poirres* (car le nom de ce fruit juteux devient aisément un substantif masculin). « En passant dans ce verger, j'ai senti un *poirre* me *rebedouler* (me rouler) sur le *cotzon* (la nuque). »

La guerre devient la *djère*, le bouquet un *boutiet*, Neuchâtel se métamorphose en *Neuchâté* et le tir en *tirr*.

Des tonalités de l'accent, nous pouvons passer à des mots pittoresques venus directement du patois : un *tire-lignu* désigne un cordonnier ; *s'aguiller* se dit du grimpeur qui se hisse à la pointe d'un roc (d'aiguille) ; *étertir* quelqu'un, c'est lui faire toucher terre des épaules. *S'embardoufler* s'appliquera à un enfant gorgé de confitures jusque sur les joues et les mains. Une *bedoume* est une crétine ; une *pia-pia*, une bavarde (de pie) ; un *clédar* désigne la porte à claires-voies qui défend l'entrée d'un pâturage ; par extension toute espèce de porte : « Cote voir le clédar. »

Avoir des *rebimillons* dans le ventre n'est-ce pas décrire euphoniement le cas d'un individu dont la digestion est laborieuse ? Et ces *rebimillons* qui le *gargouillent* (qui lui rendent l'intestin... éloquent) le privent d'*acouet* (courage). Une *batoille* est une sœur de la *pia-pia*, une commère jacassante prompte à semer les querelles et la bataille.

*Bourgater*, se dit de celui qui travaille dans un atelier en allant et venant, en furetant partout.

Les simples d'esprit ont engendré une riche terminologie : *nianiou*, *taborgnau*, *bobet*, *dadou* (de dadais) et *belaud*. Le petit homme est un *botatzon*, ou bien un *botoillon* (petit flacon), un *crazet* aussi...

Se flanquer une *trivougnée* se dit de solides lurons qui, après boire, en viennent aux mains. Le langage maternel abonde en mots tendres : « Mon pauvre *mimi*, mon *colin*, te voilà revenu tout *maigrelet*. Viens voir par là que tu te *rapicoles* (réconfortes). T'as besoin d'être *cocolé* (dorloté). »

Plus franc chez vous et peut-être plus littéraire, plus mordant, le parler populaire est chez nous plus *matois* et paisible. Nous avons cependant des mots en commun nombreux :

Le *cayon* (caion, carioum) désigne chez vous, chez nous, dans le Lyonnais aussi : le *cochon* qu'on engraisse.

Une *carre*, pour le Vaudois, c'est une forte pluie, qui s'abat sur le pauvre monde comme une troupe d'assaillants disposés en *carré*. Chez vous, le mot devient *quarre* (angle, coin), toute chose, par extension, qui s'enfonce comme un coin. Nous avons en commun, vous, nous, les Lyonnais, le *clédar* (cledo, cledet, cledou) mentionné tout à l'heure.

Un paysan vaudois des bords du lac de Neuchâtel me disait d'un *avare* qu'il était un *recoteux*. Dans l'ancien français de chez vous, c'est l'action d'un homme qui *recoite* (qui recèle). *Tralure* et *traluire* nous sont connus : ce verbe éloquent s'applique à un raisin mûrissant au travers duquel, par transparence, on discerne la lumière du jour.

Certains lieux de nos domaines campagnards sont dits *verchières* ou en *Verchièrs*, c'est-à-dire le champ qu'on donne en dot à une fille. Votre province peut revendiquer ce mot qui est aussi languedocien, provençal, dauphinois et savoyard. J'ai découvert dans de vieux textes de chez vous, du Lyonnais, du Dauphiné : le mot *dépondre* qui a le sens, comme chez nous, de détacher, de déchirer, de défaire.

« Va-t-en voir *dépondre* ce *boutefas* (gros saucisson) » dira un Vaudois à sa Vaudoise en lui désignant les parois noircies de l'âtre garnies de « cochonnailles » et de jambons. De *dépondre* est venu *dépondu*.

La *brame* est une vache qui n'a pas encore fait de veau. Par extension, le Vaudois dira d'une personne gémissante, qui soupire et laisse deviner ses désirs, matri-

moniaux ou non, qu'elle « brame » comme une vache qui s'ennuie à l'étable. Le patois bourguignon écrit :

El emeune une vache *braime*

Qui ne fizoo laissea ni craime.

En Saône-et-Loire, en Lyonnais, *ganduaises* et *gandoises* ont, comme cela est le cas en pays vaudois, le sens de *sornettes*, de fariboles, de tromperies : faire des *gandoises*, en dire.

En plusieurs régions de chez nous, *s'égraffigner*, c'est se meurtrir, s'égratigner. Chez vous, cela se dit *égrafiner* et en patois bourguignon pur : *egraifeignäi*.

Nous avons, les uns et les autres, *se pottringuer* (se soigner avec excès, ingurgiter trop de remèdes), par extension : se *démener*.

Messieurs,

Si nos affinités étaient imperceptibles, s'il me fallait à tout prix nous découvrir des parentés, je pourrais prolonger ces recherches, m'abandonner plus longtemps au jeu des comparaisons. A quoi bon, puisque l'amitié qui nous lie est si manifeste : puisqu'elle se passe si bien de preuves et démonstrations ; puisque cette affinité ethnique et linguistique, cette fraternité de vignerons et de travailleurs trouvent tant d'exemples dans la vie pratique.

D'ailleurs, le Vaudois a d'autres motifs encore de vivre sous votre égide et dans votre spiritualité. La cathédrale gothique de Lausanne n'appartient-elle pas au plus pur style *bourguignon* ? Nous ne pouvons rendre grâce à Dieu sous ses voûtes, ni entendre la voix de ses cloches, ni voir le couchant doré ses arêtes et ses tours sans penser à vous. Je veux voir dans cette union de nos pensées mieux qu'un agréable devoir de politesse : un symbole et une valeur.

J'ai dit.

11 juin 1948.

Jean Nicollier.